

PLOUTARCHOS, n.s.

Scholarly Journal of the

INTERNATIONAL PLUTARCH SOCIETY

Plutarchus



Plutarchus ein natürlicher maister vnd auffspringender geistlicher maister ein gepie-
ter vñ amichter des kaisers Craymo ist zu dieser zeit in sinne vñ münfte er vñ glantz
wirdigkeit in fast großer achung gewest. von dem Dolicates in fern vñ sonen also sagt
Plutarchus der natürlich maister ist in dem heilighumb schen der sitzen ein so
gewest das er leichtlich ein gepietet des kaisers hat migen erkant werden. vñ
chus ist funden fleiß dem kaiser seinen unger vñ der vñ erhaben lieb vñ vñ
digkeit. sein selbs erfamkeit. der kaiser sein unger vñ der vñ erhaben lieb vñ vñ
ng vñ vñ er hat als ein hohgelerter man gar vil bacher von mancherley materien vñ vñ
sachen in frechischen vñ lateinischen gesung gar treffentlich beseh vñ vñ mit seiner
tapfretet bey Craymo angenehme begabung erlangt.

VOLUME 2 (2004/2005)

UNIVERSITY OF MÁLAGA (SPAIN)
UTAH STATE UNIVERSITY, LOGAN, UTAH (U.S.A.)

L'attitude des adultes vis-à-vis des enfants pendant les guerres, chez Plutarque

par

Frédérique Facq

Université Lille 3

HALMA - UMR 8142 (CNRS, Lille 3, MCC)

The accounts given by Plutarch show in an original way that, in wartime, Cities and parents try to protect their children and to maintain a 'normal' life. Yet, when facing certain attacks, parents out of despair, would rather kill their children and then commit suicide. As for their enemies, they usually show no mercy: children suffer the same fate as their parents or are even killed because of their parents' acts.

Bien qu'ils ne soient jamais véritablement le sujet principal d'un traité de Plutarque, les enfants apparaissent de façon discrète à travers toute son œuvre. Pour ce qui est de notre thème « L'attitude des adultes vis-à-vis des enfants dans la guerre », il est à noter que la plupart des allusions aux enfants dans les guerres se retrouvent dans les *Vies*. Ils ont très rarement un rôle particulier et sont tout aussi rarement objets d'un enjeu, mais ils sont souvent présents. Ils sont toujours ou presque associés aux femmes, ce qui semble logique puisque ce sont elles qui sont chargées des enfants dès leur plus jeune âge, et ce, jusque sept ans environ. Cependant, il se peut fort bien que l'on confie aux femmes des enfants plus âgés en ces périodes de crise de la cité que sont les guerres. On peut également supposer que

certains enfants participent directement aux combats (comme valets ou autres), toutes les énergies disponibles étant réquisitionnées par la cité pour repousser les ennemis. Mais de ces enfants-là, Plutarque ne nous en parle pas.

Mais tout cela suscite plusieurs questions : comment les adultes protègent-ils les enfants pendant la guerre ? Comment les parents sont amenés à tuer leurs propres enfants ? Pourquoi les enfants sont-ils tués dans les guerres au même titre que les adultes ?

I Les adultes protecteurs des enfants de leur cité.

A Guerre et éducation

D'après ce qu'on peut retirer de la lecture des *Vies* de Plutarque, les adultes, tant Grecs que Romains, semblent vouloir maintenir une vie 'normale' pour leurs enfants pendant les guerres.

L'exemple le plus ancien que donne l'auteur se situe pendant les Guerres Médiques. Thémistocle, après la bataille des Thermopyles, fit voter l'évacuation par sa population de l'Attique qui subit alors les ravages des Perses. Cette population s'est réfugiée dans la cité péloponnésienne de Trézène.

Thém. 10. 5¹ : Les Trézéniens leur firent un accueil très généreux : ils décrétèrent qu'ils seraient nourris aux frais du peuple, que chacun recevrait 2 oboles, que les enfants auraient droit de cueillir des fruits partout, et même que des maîtres seraient engagés pour leur faire la classe ; ce décret fut présenté par Nicagoras.

Les Trézéniens engagent des maîtres afin que les enfants athéniens poursuivent leur éducation. Ces 'réfugiés' ne devaient sans doute pas rester plus de quelques mois à Trézène. En effet, on imagine mal une cité faire de telles dépenses pour des étrangers, fussent-ils d'une cité alliée, sur une période plus longue. Il est à noter que les Athéniens reçoivent aussi 2 oboles. Le fait que ces deux mesures soient prises en même temps montre que la préoccupation des adultes vis-à-vis de l'éducation des enfants est grande, même en période de crise.

Le deuxième exemple chez Plutarque d'une scolarité qui perdure pendant la guerre a lieu plus de cent ans après, vers 355

av. JC. Camille, après s'être emparé de Véies, assiège Faléries, cité étrusque.

Cam. 10. 1 : Les habitants de Faléries, confiants dans les fortifications qui les entouraient de tous côtés, ne s'inquiétaient guère du siège. Tous sauf ceux qui gardaient les murailles, circulaient dans la cité en toge ; les enfants allaient à l'école, et leur maître les emmenait marcher le long des remparts pour se promener et prendre de l'exercice.

Tite-Live², apparemment seule source de Plutarque pour cette anecdote, ne précise pas, à l'inverse de notre auteur, le sentiment de sécurité que semblaient éprouver les Falisques. On peut y voir une extrapolation de la part de notre auteur : il doit s'étonner de voir des assiégés maintenir leur train-train quotidien pendant un siège et pour lui, seul un sentiment de grande sécurité peut pousser les habitants de Faléries à agir comme en temps de paix. Mais dans ce cas encore, on peut remarquer que, malgré la guerre, les habitants maintiennent une vie 'normale' pour les enfants et continuent de leur dispenser des cours malgré la proximité des ennemis.

Ces deux attitudes révèlent l'importance que revêt la *paideia* pour la cité. Celle-ci a besoin d'élites qui la dirigent (quel que soit le régime politique en vigueur dans la *polis*). Et ce sont des hommes qui ont suivi cette éducation

¹ Pour toutes les citations : Plutarque, *Vies parallèles*. Traduction d'ANNE-MARIE OZANAM, Paris, 2001.

² Tite-Live, 5, 27, 1

qui assurent le renouvellement de ces élites si les plus anciens viennent à disparaître. Cette inquiétude transparait lorsque, après la trahison du maître qui livre ses élèves aux Romains, les enfants reviennent libres à Faléries :

Cam. 10. 6 : On venait de s'a-percevoir, à Faléries, de la trahison du maître, et devant un tel malheur, comme on peut l'imaginer, la cité était plongée dans l'affliction. Hommes et femmes se précipitaient ensemble sur les remparts ou devant les portes, sans savoir quel parti prendre. Mais soudain, on vit revenir les enfants, poussant devant eux leur maître nu et enchaîné, qu'ils accablaient d'insulte, tandis qu'ils nommaient Camille leur sauveur, leur père, leur dieu. A cette vue, les parents des enfants, et tous les autres citoyens avec eux, admirèrent la justice de Camille et furent séduits par elle.

Grâce à ce récit, on imagine bien le soulagement des parents qui voient revenir leur progéniture vivante et libre. Parents qui sont accompagnés des autres citoyens, preuve que la cité entière est concernée par cet incident.

On assiste à une réaction différente à Sparte due à l'éducation rigoureuse que subissent les Lacédémoniens. Vers 362 av. JC, pour la première fois de leur histoire, les Spartiates sont attaqués sur leur propre territoire par les Thébains :

Agés. 34. 7 : [*les Thébains et*

Epaminondas attaquent Sparte] ... après avoir fait admirer aux enfants et aux femmes les Lacédémoniens qui payaient à la patrie le plus beau tribut pour leur éducation.

Chez les *Homoioi*, l'éducation par l'exemple est l'une des bases de l'enseignement : les adultes se doivent de mener une vie qui puisse servir de modèle aux plus jeunes. Cela nous est confirmé par Xénophon qui écrit quand il parle des syssities : "Lycurgue, à Sparte, a mêlé les âges estimant que pour la plupart des choses, les plus jeunes sont instruits par l'expérience de leurs aînés"³. D'après Plutarque, même durant un siège, événement inédit pour les Lacédémoniens, les citoyens se montrent sous leur meilleur jour afin d'instruire les plus jeunes. On peut y voir une idéalisation de l'éducation spartiate de la part de l'auteur qui continue d'admirer plusieurs siècles après les dispositions mises en place par Lycurgue.

B Des pères aimants

A travers plusieurs cas (parfois émouvants), Plutarque nous montre des pères attachés à leur progéniture. L'exemple le plus pathétique est celui de Persée, roi de Macédoine défait à Pydna en 168 av. JC. Ce dernier parvient à s'enfuir avec femme et enfants mais est trahi :

Aem. 26. 3 : Mais cet homme [*Oroandès*] agit en vrai Crétois. Il embarqua les trésors pendant la

³ Xénophon, *Constitution des Lacédémoniens*, V, 5-6. Traduction de FRANÇOIS OLLIER, Paris, 1985.

nuit et donna rendez-vous à Persée la nuit suivante, au port, près du sanctuaire de Déméter, avec ses enfants et les serviteurs dont il avait besoin. Lui-même prit la mer aussitôt, dès le soir. 4 Persée était dans une situation lamentable : il se glissa par une étroite ouverture le long du rempart, avec ses jeunes enfants et son épouse qui étaient peu habitués à la fatigue et à l'errance. Le gémississement qu'il poussa fut encore plus lamentable, quand, alors qu'il errait sur le bord du rivage, quelqu'un lui annonça qu'il avait vu le navire d'Oroandès courir déjà en haute mer. 5 Le jour commençait à poindre. Ayant perdu tout espoir, Persée revint en fuyant vers le rempart. Les Romains l'aperçurent, mais il parvint, ainsi que sa femme, à les devancer dans le sanctuaire. 6 Cependant ses jeunes enfants furent saisis et livrés aux Romains par Ion, qui était depuis longtemps l'éromène du roi, mais se changea alors en traître et fut le principal artisan de sa capture. Comme une bête à qui on a arraché ses petits Persée se rendit et livra sa personne au pouvoir de ceux qui s'étaient emparés de ses enfants.

Taxé de lâcheté par la tradition, Persée est présenté par Plutarque comme une bête aux abois, qui gémit lorsqu'il se rend compte qu'il a été trahi, qui se livre pour sauver ses enfants. L'amour du père pour ses enfants évoqué dans cet extrait est particulièrement fort. Persée n'est pas un lâche qui s'enfuit, mais un homme qui essaie de sauver sa famille et qui est trahi par ceux qui auraient dû l'aider.

Lors de l'invasion de la Laconie par les Thébains, l'éphore Antalcidas éloigne ses enfants du danger :

Agés. 32. 1 : Au moment de l'invasion, Antalcidas, qui était éphore, fit en secret, dit-on, mettre à l'abri ses enfants à Cythère, tant il était épouvanté.

“Tant il était épouvanté” écrit Plutarque. Voilà qui sied fort mal à un Spartiate à la tête de la cité ! Il est vrai que c'était la première fois qu'une armée était aussi proche de Sparte et que le danger devait sembler très grand, mais cela montre bien l'attachement d'un père à ses enfants. Ici, il n'est plus question de montrer aux enfants des guerriers courageux et valeureux qui défendent leur patrie, mais de les protéger quand l'ennemi est à la porte de la cité.

Lors de l'invasion de la Perse par les armées d'Alexandre, le roi achéménide Darius III à l'article de la mort, confie ses mère, femmes et enfants sous la bonne garde de son ennemi. Il espère ainsi leur épargner tous les maux de la défaite : déshonneur, servitude ... :

Alex. 43. 1 : Ils [*Alexandre et ses soldats à la poursuite de Darius*] avaient tous la même ardeur, mais ils ne furent que soixante, dit-on, à parvenir dans le camp des ennemis. 2 Là ils foulèrent aux pieds des monceaux d'or et d'argent répandus à terre et passèrent devant un grand nombre de chariots dispersés sans conducteurs, remplis de femmes et d'enfants. Ils coururent jusqu'aux premiers rangs, croyant que Darius s'y trou-

vait. 3 On le découvrit à grande-peine, percé de traits, couché dans un char et sur le point de mourir. Cependant, il demanda à boire, et lorsqu'il eut bu de l'eau fraîche il dit à Polystratos qui la lui avait donnée : 4 "Mon ami, c'est pour moi le comble du malheur d'avoir reçu un bienfait et de ne pouvoir le rendre ; mais Alexandre t'en récompensera, et les dieux récompenseront Alexandre à l'égard de ma mère, de ma femme et de mes enfants. Je lui donne ma main droite par ton intermédiaire". Sur ces mots, il prit la main de Polystratos et il expira.

Alexandre honorera cette parole, ce qui n'est pas toujours le cas des vainqueurs qui n'hésitent pas à se venger sur la famille des vaincus. Cependant, si Alexandre est clément envers les dirigeants Perses, c'est parce qu'il est guidé par des motifs politiques : il a l'intention de se poser en successeur du Grand Roi et en restaurateur de l'empire achéménide. S'il veut arriver à ses fins, il se doit d'épargner la famille de Darius⁴.

On retrouve le même comportement que Persée avec Pompée : après la défaite de Pharsale, celui-ci s'enfuit avec femme et enfants :

Comparaison Pomp/Agés : Il [Pompée face à Agésilas] emmena avec lui ses enfants et sa femme, abandonnant sans défenseur ceux des autres citoyens, et prit la fuite.

On sent la réprobation dans ces quelques mots de Plutarque car, s'il sauve ainsi ses enfants, Pompée "abandonne ceux des autres citoyens." On peut noter qu'il ne lui reproche pas de quitter la bataille mais de laisser sans défense les enfants des autres.

Au contraire, la mère de Cléomène, alors qu'elle part en tant qu'otage avec son petit-fils à la cour de Ptolémée exhorte son fils à continuer à se battre :

Cléom. 43. 9 : ... Elle lui écrivit de faire ce qui était convenable et utile pour Sparte et cesser de craindre Ptolémée à cause d'une vieille femme et d'un bambin.

Ici, encore Plutarque admire la vertu spartiate, incarnée dans ce passage par une femme, la mère de Cléomène.

II La mort des enfants provoquée par les parents

Par deux fois, l'auteur évoque des parents qui tuent leurs enfants afin de leur éviter les affres de la servitude. Il s'agit de deux cas de suicides collectifs, l'un dans une cité grecque, l'autre dans une tribu gauloise.

A Xanthos

Xanthos, cité grecque d'Asie Mineure est assiégée par Brutus au printemps 42 av. JC. :

Brut. 31. 1 : Mais les Lyciens furent pris soudain d'un terrible accès de désespoir, plus fort que toute

⁴ PIERRE BRIANT, *Alexandre le Grand*, Paris, 2002, p. 97-98.

raison, et l'on ne saurait mieux définir ce sentiment qu'en parlant d'un désir passionné de la mort. 2 Avec leurs femmes et leurs enfants, hommes libres et esclaves de tous âges écartèrent des remparts les ennemis qui venaient les aider à lutter contre le feu ; apportant eux-mêmes des roseaux, du bois et tous les combustibles qu'ils trouvèrent, ils attirèrent le feu vers la cité, en lui fournissant tous les aliments possibles, en l'attisant et en le nourrissant par tous les moyens. 3 Les flammes nombreuses se répandirent et entourèrent de toute part la cité d'une brillante ceinture de feu. Bouleversé en voyant la tournure que prenaient les événements, Brutus faisait à cheval le tour de la ville, de l'extérieur : il espérait vivement la secourir et tendait les mains vers les Xanthiens, les priant d'épargner et de sauver leur cité. Mais personne ne l'écoutait. 4 Ils cherchaient à se détruire par tous les moyens, non seulement les hommes et les femmes mais même les petits enfants qui, poussant des cris et des hurlements, se jetaient dans le feu, ou se brisaient le crâne en se précipitant du haut des remparts ; certains tendaient leurs gorges nues aux épées de leurs pères et leur demandaient de frapper. 5 Lorsque la cité fut entièrement détruite, on vit une femme qui s'était accrochée à un lacet pour se pendre, un petit enfant mort attaché à son cou, essayer de mettre le feu

à sa maison avec un flambeau allumé. 6 Le spectacle était tragique.

Cet événement est aussi décrit par Appien et Dion Cassius⁵ mais aucun des deux ne mentionne le rôle qu'auraient joué les femmes dans cette autodestruction. Dans toutes les versions, les habitants ont mis le feu volontairement à la ville, ou alimentent un incendie qui s'est déclaré pendant le siège ; ensuite ils se tuent les uns les autres, les hommes passant généralement par l'épée les membres de leur famille. Les corps sont ensuite brûlés soit sur un bûcher, soit par l'incendie qui ravage la cité, ceci pour éviter ensuite toute mutilation sur les cadavres perpétrée par les vainqueurs, et pour purifier les corps de la souillure du crime, le feu ayant des vertus cathartiques. C'est le genre de description que l'on retrouve aussi pour les autres suicides collectifs de la littérature. Jean-Louis Voisin⁶ pense qu'il pourrait s'agir d'un *topos* littéraire ou bien que les habitants, acculés à une situation analogue, n'ont d'autre solution que de réagir de la même façon. Seul Plutarque s'éloigne de cette version et décrit des scènes pathétiques : des enfants qui se jettent dans les flammes du haut des remparts et cette femme qui a pendu préalablement son petit enfant à son cou et qui se pend ensuite. On peut remarquer que cette femme offre une mort typiquement féminine à son enfant⁷ : elle ne l'égorge

⁵ Appien, *Guerres Civiles*, 4. 80 ; Dion Cassius, XLVII 34.

⁶ JEAN-LOUIS VOISIN, *Tite-Live, Capoue et les Bacchanales*, MEFRA, 96, 1984, p.620

⁷ NICOLE LORAUX "Le corps étranglé", *Du châtement dans la cité*, Paris, 1984, pp. 216-218.

pas (qui est une façon de faire masculine), ni ne l'étouffe de ses propres mains, afin d'éviter toute souillure ; ce n'est pas elle qui a tué l'enfant mais le lacet qui lui enserre le cou. Toute la folie et la démesure de la réaction des Xanthiens sont présentes dans ces scènes et nous montrent par-là même l'incompréhension de l'auteur face à ce comportement suicidaire : les habitants sont victimes d'un "terrible accès de désespoir", d'un "désir passionné de la mort" et plus il écrit encore : "le spectacle était tragique". Comment une cité peut-elle s'annéantir de la sorte ? Après ces événements, plus rien ne subsistera de celle-ci. Tuer son enfant, c'est mettre fin à sa lignée, c'est aussi ne pas transmettre le culte des ancêtres, qui est primordial dans le culte domestique. L'attitude de Plutarque se rapproche de celle de Titelive qui décrit plusieurs suicides collectifs dans son œuvre et qui réprovoque ces actes. Il est à noter que parallèlement la plupart des auteurs romains ne semblent pas désapprouver ce genre de comportements qui leur paraissent une preuve de courage. Il est vrai qu'ils sont influencés par les stoïciens qui acceptent et encouragent certaines sortes de suicides.

B Les Cimbres

Nous retrouvons la même réaction face à la défaite chez les Cimbres. Une fois encore, si elle doit perdre sa liberté, une population préfère se tuer et disparaître plutôt que de tomber aux mains des ennemis :

Mar. 27. 2 : Les Romains poursuivirent les fuyards jusqu'à leur retranchement, et là, ils assistèrent aux scènes les plus tragiques. Les femmes vêtues de noir, dressées sur les chariots, tuaient les fuyards, qui étaient leurs maris, leurs frères, ou leurs pères, elles étouffaient de leurs propres mains leurs jeunes enfants et les lançaient sous les roues ou sous les pieds des bêtes de somme, avant de s'ouvrir la gorge. 3 L'une d'elle, dit-on, se pendit à l'extrémité d'un timon, après avoir attaché ses enfants, une corde au cou, à chacune de ses chevilles.

Là encore, Plutarque décrit des scènes déchirantes et même si l'on retrouve la même scène de la femme pendue, qui a pendu elle-même ses enfants, ici, ce sont les femmes qui ont le premier rôle : elles tuent maris, frères, pères et bien sûr leurs propres enfants. Lors de ces actes de désespoir, elles tuent de leurs mains les membres de leur famille. Ce sont des femmes barbares qui agissent, elles ne craignent donc pas de se souiller avec le sang des autres. Leur approche de la religion est différente des femmes grecques. Et pour l'auteur, cette cruauté s'allie au courage et à la détermination des femmes barbares⁸. Cependant, il est moins disert dans la description de ces événements : ce qui est compréhensible chez les non-Grecs, qui ne connaissent pas la civilisation, l'est beaucoup moins chez les Grecs et demande sinon des explica-

⁸ Thomas S. SCHMIDT, *Plutarque et les barbares*, Louvain-Namur, 1999, p. 253.

tions du moins plus de détails.

III Les enfants, victimes parmi les autres.

A Dans les sièges ou les batailles

Généralement, les enfants subissent ce que subissent les parents. Si la cité assiégée est prise, il arrive alors que les assaillants tuent hommes femmes et enfants sans distinction aucune, à défaut ils les réduisent en esclavage. Durant la guerre civile, Sertorius, mécontent de la tournure que prennent les choses en Espagne se débarrasse dans un moment de colère des otages que les cités lui avaient confiés :

Sert. 25. 6 : Alors, Sertorius perdit la modération et la douceur dont il avait fait preuve auparavant ; il se rendit coupable d'une horrible violation du droit à l'égard des enfants qu'on éduquait à Osca : il fit exécuter les uns et vendre les autres.

Il s'agit d'enfants en âge d'être éduqués puisqu'on apprend plus haut que Sertorius les avait autorisés à porter la toge prétexte et la *bullā*⁹. Visiblement, le Romain considère que les enfants sont autant responsables que les adultes, et les punit. C'est aussi l'occasion pour lui de se venger des actes qu'ont commis les Espagnols à son encontre. Plutarque désapprouve ce geste vigoureusement, il s'agit "d'une horrible violation du droit".

Alexandre, rendu furieux par le vol de Bucéphale ne réagit pas différemment :

Alex. 44. 3 : Là [*du côté de la mer Caspienne*], quelques Barbares, tombant sur ceux qui emmenaient Bucéphale, le cheval d'Alexandre, s'en emparèrent. 4 Alexandre prit la chose fort mal et leur envoya un héraut menacer de les tuer tous, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, s'ils ne rendaient pas Bucéphale.

Alexandre veut lui également se venger et menace aussi bien les hommes, les femmes que les enfants. Arrien¹⁰ rapporte également cette même anecdote mais sans préciser que les femmes et les enfants étaient, eux aussi, visés par Alexandre.

Mithridate, roi du Pont en guerre contre Pompée, ne s'embarrasse pas non plus de scrupules :

Pomp. 32, 4 : Pompée alla ensuite camper autour du camp ennemi et l'entoura d'un mur. Mais au bout de quarante-cinq jours de siège, Mithridate s'échappa en secret, avec ses troupes les plus robustes, après avoir fait tuer les bouches inutiles et les malades.

Assiégé, il réussit à s'enfuir non sans avoir préalablement éliminé ceux qui pourraient le ralentir, ceux que Plutarque appelle les "bouches inutiles et les malades". Or les armées étaient généralement accompagnées des femmes des soldats et de leurs enfants , ainsi que de

⁹ Plutarque, *Sertorius*, 13. 7

¹⁰ Arrien, *Anabase*, V, 19,6.

valets, de marchands... Sans doute sont-ce ces femmes et ces enfants incapables de suivre rapidement l'armée que Mithridate fait massacrer pour protéger sa fuite. Plutarque ne s'attarde pas sur leur sort et les évoque à peine.

Lors du siège de Syracuse, Denys le Jeune parvient à pénétrer à l'intérieur de la cité avec ses mercenaires :

Dion. 44. 6 : On ne tuait plus seulement des hommes, mais aussi des femmes et des enfants ; on ne pillait guère, mais on détruisait tout de fond en comble.

Denys se venge donc ainsi des Syracusains qui se sont opposés à lui, en n'épargnant personne. Il faut ajouter aussi que les mercenaires de Denys sont des Campaniens, des barbares, et qu'on ne peut pas attendre d'eux un comportement clément vis-à-vis de la population qu'ils attaquent. L'auteur évoque aussi le massacre perpétré par les hommes d'Alexandre lors de la révolte de Thèbes en 335 :

Alex. 11. 10 : Lorsque la garnison des macédoniens sortit de la Cadmée et tomba sur eux par derrière et qu'ils se trouvèrent encerclés, ils succombèrent presque tous au cours de la bataille. Leur cité fut prise, pillée et rasée. 11 Son intention générale avait été de frapper les Grecs de terreur par un si grand désastre, et de les épouvanter pour les dissuader de bouger [...].

Il ne mentionne pas les femmes et les enfants qui ont péri. Il semble ne pas vouloir s'attarder sur cet aspect négatif des actions d'Alexandre le Grand.

Ces anecdotes ne montrent que des personnages qui, pour parvenir à leurs fins (se faire obéir ou autre), n'hésitent pas à tuer ou à laisser tuer pour servir d'exemple les enfants, êtres que nous considérons comme particulièrement vulnérables et innocents. Une des raisons pour lesquelles on tue de la même manière les enfants et les adultes, sans état d'âme, est la vengeance. En éliminant les enfants, on évite des représailles futures. Plutarque évoque d'ailleurs cette possibilité lors du complot des Thébains contre les Spartiates qui occupent la ville en 379 :

Pél. 9. 12 : Ils le prièrent de laisser son fils en dehors de tout cela et de le mettre à l'abri du sort qui les attendait : si cet enfant était sauvé et parvenait à échapper aux tyrans, il pourrait être élevé en secret afin de devenir le vengeur de la cité et de ses amis.

Les conjurés proposent ainsi à l'un des leurs, Charon, d'éloigner son fils de la cité et de le mettre hors d'atteinte du danger : il pourra donc devenir l'un de ceux qui sauvera Thèbes, et sera à même de les venger si les affaires tournent mal. Se débarrasser de la progéniture d'un ennemi permet d'éviter de désagréables surprises dans l'avenir, comme le retour d'un homme qu'on n'aurait pas réussi à éliminer.

On sait que, si les Grecs trouvent normal qu'une population soit réduite en esclavage après une défaite, ils n'approuvent pas ces massacres, condamnés par la littérature grecque, particulièrement quand ce sont des Grecs qui sont tués. Il s'agit d'une grave transgression

des lois de la guerre qui va l'encontre de la *paideia*. L'usage et la tradition définissent les comportements pendant la guerre : il n'existe pas de code écrit. Chacun des combattants est juge de ce qui doit être fait ou non. A lui de se montrer à la hauteur de l'éducation qu'il a reçue¹¹. Effectivement, ceux qui ordonnent les massacres ne sont pas de véritables Grecs : Mithridate est un barbare et n'a pas connu l'éducation grecque ; Denys est un tyran (et a donc perdu tous les bénéfices qu'il aurait pu tirer de la *paideia*) accompagné de mercenaires barbares ; Alexandre est macédonien et n'a jamais été considéré comme un Grec par les Grecs, même s'il le désirait par-dessus tout ; quant à Sertorius, c'est un Romain dont l'éducation ne pourra jamais atteindre la qualité de celle des Grecs.

B Les enfants tués à cause de leurs parents.

Parce que leurs parents (généralement, il s'agit de leur père) a été condamné ou vaincu, ou tout simplement parce qu'ils risquent de devenir encombrants, les enfants subissent le même sort que les membres de leur famille quel que soit leur âge. Plutarque nous en montre plusieurs exemples.

Hicétas, tyran de Léontinoï, se serait débarrassé de la femme et de l'enfant de

Dion, selon Plutarque qui hésite entre deux versions :

Dion. 58. 9 : (...) Hicétas fit équiper un navire, sous prétexte de les [*Aristomachè et Arété, sœur et femme de Dion*] envoyer dans le Péloponnèse, et ordonna de les égorger pendant la traversée et de les jeter à la mer. Selon certains, elles furent noyées encore vivantes et le petit enfant avec elle. Mais le coupable subit, lui aussi, le juste châtiment de son crime. 10 Hicétas fut capturé par Timoléon et mis à mort et les Syracusains tuèrent ses deux filles pour venger Dion.

Ils auraient été ou égorgés ou noyés. W.H. Porter rejette ces deux versions. Pour lui, Hicétas n'avait aucun intérêt à tuer la famille de Dion ; elle a peut-être été victime d'un accident ou de l'attaque de pirates¹². L'égorgement est une forme de mise à mort particulièrement grave : cette façon de faire implique directement les hommes chargés de l'exécution qui deviennent alors impurs, souillés par cet acte. Si les femmes et l'enfant ont effectivement été jetés à la mer, les hommes ne sont alors plus véritablement responsables de leur décès puisque, finalement, c'est la mer qui les a tués¹³. Les Syracusains vengent ensuite la mort de la famille de Dion en condamnant Hicétas, ce que l'auteur voit comme un

¹¹ ANDRÉ BERNAND, *Guerre et violence dans la Grèce antique*, Paris, 1999, p.18. NADINE BERNARD, *A l'épreuve de la guerre*, Paris, 2000, p. 64.

¹² W. H. PORTER, *Plutarch, Life of Dion*, New York, 1979, p. 99.

¹³ PIERRE DUCREY, *Le traitement des prisonniers de guerre dans la Grèce antique*, Paris, 1968, p. 201

juste retour des choses. Par contre, il condamne les responsables de ces morts innocentes ; s'il se réjouit de la mort du tyran, c'est parce que celui-ci a fait assassiner des femmes et un enfant et il précise bien qu'il n'a pas apprécié non plus l'inaction de Timoléon et la condamnation de la femme et des filles d'Hicétas, elles aussi victimes innocentes et ne pouvant pas être considérés comme responsables des actes de leur mari et père :

Tim. 33. 1 : Dès que Timoléon fut de retour, les Syracusains firent comparaître devant l'assemblée du peuple la femme et la fille d'Hicétas ; ils les jugèrent et les condamnèrent à mort. 2 Ce fut-là, semble-t-il la moins belle de toutes les actions de Timoléon. 3 Mais apparemment, il ne se souciait pas de leur sort ; il les abandonna au courroux des citoyens avides de venger Dion, l'homme qui avait chassé Denys. 4 En effet, c'était Hicétas qui avait fait jeter vivants à la mer Arété, la femme de Dion, sa sœur Aristomachè et son fils encore tout enfant.

Un autre passage, met en scène la famille de Cléomène, le roi spartiate réformateur. Réfugié en Egypte avec sa famille auprès de Ptolémée, il se suicide avec ses amis. Le roi d'Egypte ordonne alors la mort de la mère du roi et de ses enfants :

Cléom. 49 [38]. 8 : Lorsque les soldats conduisirent Cratésicleia au

supplice, cette femme [*la femme de Panteus*] la tint par la main, en rajustant sa robe et en l'invitant à garder courage. Du reste, Cratésicleia, elle non plus, ne tremblait nullement devant la mort ; elle ne demandait qu'une faveur, celle de mourir avant les petits-enfants. 9 Mais lorsqu'on eut atteint l'endroit réservé aux exécutions, les bourreaux égorgèrent d'abord les petits enfants sous ses yeux et ne la firent mourir qu'après.

Ici encore, on assiste à un égorge-ment. Cette forme de mise à mort (qui ressemble plus à un sacrifice qu'à une exécution) n'apparaît pas dans la liste des châtiments de la Grèce ancienne qu'a établi Monique Halm-Tisserant¹⁴. Il est vrai que l'action se passe en Egypte où Ptolémée, même s'il est lagide, mène la vie de débauche d'un roi oriental plutôt que celle d'un Grec, ce qui explique la manière barbare avec laquelle les enfants de Cléomène ont été exécutés devant leur grand-mère.

La plupart de ces enfants ont donc été tués à cause des fautes de leurs pères.

Il arrive aussi que des enfants soit tués à cause du danger qu'ils peuvent représenter. A la mort d'Alexandre, alors que les Diadoques entrent en conflit, la mère de l'héritier craint pour la vie de son fils comme elle le fait savoir à Eumène :

Eum. 13. 1 : Pendant qu'Eumène fuyait, on lui apporta des

¹⁴ MONIQUE HALM-TISSERANT, *Réalités et imaginaire des supplices en Grèce ancienne*, Paris, 1998.

lettres de ceux qui, en Macédoine, redoutaient l'ascension d'Antigone. Olympias le priaît de venir chercher le jeune fils d'Alexandre et de l'élever car, disait-elle, il risquait d'être victime d'un attentat.

Et effectivement, quelque temps plus tard, Roxane et son fils Alexandre seront assassinés. Visiblement, on s'est débarrassé, dans une période de crise politique, d'un héritier qui aurait pu devenir encombrant en vieillissant.

C'est sans doute la même motivation qui a poussé Cléopâtre à ordonner la mort des enfants de Séleucos :

Ant. 74. 1-2 : Péluse fut prise, et le bruit courut que Séleucos l'avait livrée avec l'accord de Cléopâtre, mais celle-ci chargea Antoine de tuer la femme et les enfants de Séleucos.

Et qui ont incité César et ses soldats à se débarrasser des enfants d'Antoine :

Ant. 81. 1 : Quant aux enfants d'Antoine, Antyllus qu'il avait eu de Fulvia, fut livré par son pédagogue et mis à mort, 2 les soldats lui coupèrent la tête.

Ant. 82. 1 : César fit mourir Césarion plus tard après la mort de Cléopâtre.

D'après ce que présente Plutarque, qu'il s'agisse d'un enfant en bas-âge ou non, dans l'antiquité on ne s'embarrasse pas de scrupules et l'on fait disparaître rapidement ceux qui risqueraient de causer des troubles une fois devenus adultes, pour peu que l'on estime, en plus, qu'ils risquent fort d'hériter des mêmes

défauts ou des mêmes tares que leurs parents, on préfère les éliminer avant qu'ils ne commettent les mêmes crimes.

Cela n'empêche pas l'auteur de s'émouvoir de la situation de certains de ces enfants. Lors du triomphe de Paul-Émile, font partie du défilé les jeunes enfants de Persée :

Aem. 33. 6 : Derrière ce char, à quelque distance, on conduisait les enfants du roi, désormais esclaves, et avec eux la foule de ceux qui les nourrissaient, de leurs maîtres et de leurs pédagogues : tous ces gens étaient en larmes, tendaient des mains implorantes vers les spectateurs et enseignaient à ces petits enfants à prier et à supplier. 7 Il y avait deux garçons et une fille que leur jeune âge empêchait de vraiment comprendre l'étendue de leur malheur : 8 ils inspiraient d'autant plus de pitié qu'ils n'étaient pas conscients de leur sort.

Plutarque décrit ici un spectacle émouvant : les enfants sont très jeunes et ne se rendent pas compte de la situation dramatique dans laquelle ils se trouvent, ce qui semble le toucher particulièrement, preuve qu'il connaît bien la psychologie enfantine.

C Une attitude originale

Dans l'un des apophtegmes laconiens, l'auteur rapporte les paroles d'Asézipolis, fils de Cléombrote, roi de Sparte :

Apoph Lac. 215A : Un autre ayant dit que, malgré sa qualité de roi, il avait servi d'otage avec les citoyens adultes, au lieu que ce

fussent leurs enfants et leurs femmes, "C'est justice, répondit-il, car il est normal que nous portions nous-mêmes la responsabilité de nos fautes."

Contrairement aux exemples précédents, ce roi ne considère pas la famille comme responsable des fautes qu'un de ses membres aurait pu commettre, mais il assume pleinement ses responsabilités et refuse que ses enfants endossent la punition pour lui : en général, quand une cité avait besoin de livrer des otages, elle envoyait des enfants des grandes familles qui servaient de garants. Il était nécessaire que la cité garde ses magistrats afin qu'elle continue à être dirigée. Cette position fut suffisamment originale pour que ces paroles

fussent conservées sous cette forme.

A travers cette analyse, on s'aperçoit que Plutarque a une approche plutôt originale. Alors que les auteurs de son temps ne mentionnent pratiquement jamais les enfants, il raconte des événements aussi graves que les guerres sans oublier leur présence lorsqu'il décrit une scène. Mais ce sont des enfants qui appartiennent à l'élite, l'auteur ne s'attarde pas sur les enfants du peuple... Plutarque montre aussi souvent la réaction d'une mère ou d'un père face à l'adversité qui frappe ses enfants. Toutes ces allusions donnent ainsi une image originale de Plutarque : celle d'un père proche de ses enfants, mais proche également de ces hommes célèbres, pères comme lui, dont il raconte la vie.